

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 21 AOUT 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Dans la prairie, par F.-P.—Poésie : Paysage, par E. Nelligan.—Une chasse aux tigres, par Jules de Walcourt.—Bibliographie.—Travaux de dames, (avec gravure), par Sylviane.—Les bijoux à la mode.—Faits scientifiques.—Poésie : Débuts poétiques, par Josephat, Verner.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Au lac Nominigine, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Nécrologie : M. Adolphe Lecours (avec portrait).—Croix et anneau de Mgr Bruchési (avec gravures).—Un tour de carte.—La mode.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux Gosses, par P. de Courcelle.—Mariannic, par André Theuriet.

GRAVURES.—Dans la prairie.—A travers le Canada : Les excursionnistes traversant le Grand Nominigine à bord de l'*Hirondelle* ; Les excursionnistes hôtes de M. Désormeaux, au lac Chaud.—Le départ de l'explorateur Andrée pour le pôle Nord.—Portrait de M. Andrée.—Gravure de mode.—Portrait du Dr Chs-Auguste Prévost.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les articles sur les mines sont tout ce qu'il y a de saison, et un journal qui n'en publierait pas au moins un par jour, risquerait fort de voir baisser sa circulation d'une manière très appréciable.

Vraies ou fausses, il faut tous les jours des nouvelles très fraîches, des récits palpitants, et chacun s'exerce à faire vibrer chez ses lecteurs une fibre quelconque, joyeuse ou triste.

Le seul but est de secouer l'imagination du public et Dieu sait si on l'a atteint.

Du haut en bas de l'échelle sociale, il n'est question que du pays de l'or, des moyens d'exploiter les mines et... les mineurs.

Le bonhomme La Fontaine, qui n'était point tant bonhomme qu'il semblait l'être, a écrit une fort jolie fable que tout le monde a lue, mais que je conseille aux futurs mineurs de relire encore une fois ; c'est celle du *Singe et du Chat* :

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat, Commensaux d'un logis, avaient un commun maître. D'animaux malfaisants, c'était un très bon plat : Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté, L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage : Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté, Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardaient rôtir des marrons :

Les escroquer était une très bonne affaire ;

Nos galants y voyaient double profit à faire ;

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître ;

Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître

Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verraient beau jeu.

Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,

D'une manière délicate.

Ecarte un peu les cendres, et retire les doigts :

Puis les reporte à plusieurs fois ;

Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;

Et ce pendant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu, mes gens. Raton

N'était pas content, ce dit-on.

Mais, observera sans doute plus d'un chercheur d'or en partance, je ne suis pas si bête que Raton et, en admettant que je sois chat, mes griffes pourront faire belle besogne.

Tes griffes, pauvre ami, tes griffes travailleront neuf fois sur dix pour Bertrand.

Cultivateur qui engages ta terre, la terre où tu es né, la terre que tu as arrosée de tes sueurs, la terre où tu gagnes ton pain, la terre qui nourrit les tiens, la terre que tu viens d'hypothéquer pour te procurer les moyens de te rendre aux terrains miniers, dans le vague espoir de faire fortune, es-tu bien sûr de pouvoir la libérer des chaînes que tu lui as imposées ?

Non, Raton, mais Bertrand est bien certain, lui, d'avoir fait un bon placement. Les intérêts sont lourds et, s'ils ne sont pas payés à échéance, la terre—le marron—lui appartiendra.

Travailleur aux bras robustes et à l'escarcelle peu garnie, qui pioches et laves le sable et le gravier, de l'aube à la nuit, bien souvent l'or que tu trouveras servira à peine à te procurer de quoi ne pas mourir de faim. Car il faut manger là-bas comme ici, plus qu'ici même, car le froid et le travail te font dépenser plus de forces, qu'il faudra récupérer sous formede sur plus de nourriture, à peine de déperir. Et c'est là que Bertrand te guette, Bertrand qui n'est pas mineur, Bertrand qui ne travaille pas comme toi, qui ne cherche pas d'or, mais qui est tout simplement marchand de toutes sortes de choses qui se mangent et qui t'attendent derrière son comptoir, dans son magasin, ses balances prêtes à peser ta poudre d'or.

Tu veux manger, mineur ? Tiens, voici de la farine, ce n'est que \$2 la livre, du thé \$6, du sucre \$5, du lard \$2 etc., etc., le tout à l'avenant, et ta poudre d'or s'en va de ton sac dans la balance, de la balance dans la caisse de Bertrand.

Mineur, tu vois bien que tu joues le rôle de Raton.

Toutes les compagnies de transport, chemins de fer, bateaux à vapeur etc., te font les offres les plus alléchantes, chercheur d'aventures ; on aura bien soin de toi, ou te fera voyager très confortablement par terre et par mer et cela te coûtera la bagatelle de \$200 pour te transporter sur le rivage de l'Alaska, d'où tu auras à payer encore pour aller plus loin. Or, aucune de ces compagnies ne s'occupe des mines ; leur rôle se borne à exploiter les mineurs, mais leur bénéfice est certain à l'aller comme au retour,—si retour il y a !

Elles remplissent le rôle de Bertrand.

** Et puis, en admettant que l'on trouve de l'or en quantité, la situation des mineurs favorisés par la fortune n'est déjà plus la même que celle dans laquelle se trouvaient les premiers arrivés.

Ceux-ci étaient entièrement livrés à eux-mêmes et n'avaient à lutter que contre le froid et la faim, c'était le combat, la lutte avec le hasard, mais ils n'étaient pas exposés aux nouveaux dangers créés par Bertrand pour mieux exploiter Raton.

Bertrand prend différentes formes pour en arriver à ses fins. Il tient maison de jeu, café concert, se fait débitant d'alcool et exploite même parfois des industries inavouables, car il y a Bertrand honnête et Bertrand canaille.

C'est Bertrand canaille qui tient maison de jeu et, c'est grâce à lui que l'on trouve aujourd'hui au Yukon, plus de jeux de cartes que de livres de piété.

Ce n'est pas une chapelle qu'il s'est fait expédier d'abord, mais bien un piano.

Ce n'est pas un prêtre qu'il a demandé ; mais un bar-keeper habile à préparer les plus horribles *miztures*.

On dit même qu'il se fait envoyer une brigade volante de drôlesses, alors que les pauvres mineurs ont besoin de sœurs de charité pour soigner leur misérable corps et reconforter leur cœur désespéré. Ce sont ces femmes admirables de dévouement, qui leur parlent de Dieu, de leur mère, de ceux qu'ils aiment, des êtres chers qu'ils ont laissés au loin, qu'il leur faut, et non des polissonnes.

Mais, Bertrand-canaille se moque pas mal du corps, du cœur et de l'âme de Raton ; c'est son or qu'il lui faut !

** Votre conclusion, chroniqueur de mauvais augure, est donc que personne ne doit aller au Yukon, puisque d'après vous, on est sûr d'y être volé ou de s'y perdre corps et âme ?

—Pas du tout ! loin de moi l'idée d'aller ainsi aux extrêmes ! et je m'aperçois qu'il s'agit de me faire bien comprendre.

Ce que je crains, et ce en quoi mon désir est de vous mettre en garde, c'est que beaucoup de braves gens, aimés des meilleures intentions, ne s'engagent à l'aventure, sans réfléchir, et ne lâchent la proie pour l'ombre.

Dire que personne ne réussira, serait absurde, puisque nous avons déjà des preuves du contraire, mais il ne faut pas croire qu'au Yukon, les alouettes vont vous tomber toutes rôties dans la bouche, sous forme de pépites d'or.

—Alors, vous convenez donc que quelques-uns, partis pauvres, réussiront et reviendront riches ?

—Parfaitement, et tout mineur se trouve exactement dans la position du simple soldat qui porte dans sa giberne le bâton du maréchal de France. Mais, combien arrivent au maréchalat ?

Et ceci me remet en mémoire l'anecdote du maréchal Ney. J'ai cité tout à l'heure une fable, maintenant, il s'agit d'une histoire vraie, de quelque chose qui est arrivé.

Un jour, c'était à la fin du premier empire—un civil, un pékin, jaloux peut-être des lauriers du prince de la Moskowa, s'oublia jusqu'à dire en sa présence, qu'après tout, cela n'était pas si difficile que de devenir maréchal de France. Il ne s'agissait que de ne pas se faire tuer.

—C'est vrai, dit le maréchal, rien de plus simple. Tenez, jeune homme, si vous voulez être maréchal, je vous jure, sur l'honneur, de vous céder mon bâton, à condition de faire ce que je vais vous dire.

—Que faut-il faire, monsieur le maréchal, je suis prêt ?

—Vous allez vous placer à cent pas d'ici, dans le jardin et vous aurez le droit de vous promener à droite et à gauche.

—Est-ce tout, monsieur le maréchal ?

—Non, ce n'est que la première partie du jeu que j'ai joué pendant vingt-cinq ans. Quand vous serez en position, je ferai venir un bataillon d'infanterie qui tirera sur vous de midi à six heures du soir. Si vous sortez vivant de cette épreuve, vous êtes maréchal de France.

—Mais... mais...

—Il n'y a pas de mais. J'ai essuyé le feu d'à peu près soixante mille hommes qui me visaient, pendant ma carrière. Je n'ai pas été tué. Vous avez raison, c'est comme ça qu'on devient maréchal. Seulement, c'est là le chien-dent, il ne faut pas être tué.

Le jeune homme comprit la leçon et s'excusa.

** De même qu'il s'agit de ne pas se faire tuer, pour arriver dans l'état militaire,—et encore en admettant qu'on ait tout le talent voulu pour remplir